

Introduction à l'Histoire des Villes

Carnet d'itinérance

La Petite Espagne

Mémorialisation des strates dans un ancien quartier ouvrier espagnol

Raphaël Bonet
Vanille Guichard

La Petite Espagne

Mémorialisation des strates dans un ancien quartier ouvrier espagnol

1

Recuerdos íntimos

Mi infancia son recuerdos de un patio de vecindad,
En un suburbio maldito de una espléndida ciudad,
Y en una de sus callejas, que llaman “Impasse Boise”,
Señalado con el 4, mi patio de vecindad.

Y en el patio diez cubiles como celdas de un penal
Y en uno de estos cubiles, de veinte metros no más,
Padre, madre, cuatro hermanos, media docena cabal.

Y había dos descampados, que servían por igual,
Para verter las basuras, las ratas alimentar
Y de arrimiosias contendas las pandillas del lugar.

Y había, que más había, dejadme si recordar
Había chimeneas altas, negras como la maldad
Chimeneas que rugían y vomitaban un gas
Que ennegrecía la sangre como un veneno letal
Que laceró las entrañas de mi madre sin piedad,
Ajó su tez delicada y apagó la claridad
De sus bellos ojos claros, limpios como un manantial.

Y en uno de esos antros que habitaba Satanás,
Con calderas que fundían cabelleras de metal
Trabajó siempre mi padre, que era un roble montaraz
Al que emires del diablo pretendieron injertar
En el lugar más infame del suburbio más procaz
Y todo, porque sus hijos tuvieran pupitre y pan.

Manuel Garcia Montero

Poème extrait de « La Petite Espagne de la Plaine », film-
documentaire réalisé par Sophie Sensier (disponible :
<https://www.youtube.com/watch?v=GrglKJoBjfw>)

¹ *Souvenirs íntimos*. « Mon enfance, ce sont des souvenirs d'une cour d'habitation dans un faubourg maudit d'une ville splendide. Et dans une de ses ruelles, appelée « Impasse Boise », au numéro 4 ma cour commune. Et dans la cour, dix trous à rat tels les cellules d'une prison. Et dans l'un de ces trous à rats, de vingt mètres carrés, pas plus, le père, la mère et quatre enfants, une demi-douzaine tout juste. Et il y avait deux terrains vagues, qui servaient tout autant à jeter les ordures et à nourrir les rats que de lieu de bagarre pour les bandes du coin. Et il y avait qu'y avait-il encore ? Il y avait de hautes cheminées noires comme le mal, des cheminées qui rugissaient et vomissaient un gaz, qui noircissait le sang tel un poison mortel, qui lacéra les entrailles de ma mère, sans pitié, fana son teint délicat et éteignit la clarté de ses beaux yeux clairs, purs comme une source. Et dans l'un de ces antres habités par Satan, avec des chaudières qui fondaient des chevelures de métal, a toujours travaillé mn père qui était un chêne sauvage, que des envoyés du Diable prétendirent greffer, dans le lieu le plus infâme du faubourg le plus affreux. Et tout cela pour que ses enfants aient un pupitre et du pain ».

Introduction :

La Petite Espagne ou le passé ouvrier d'un quartier espagnol

Bien qu'aujourd'hui on ait du mal à imaginer cette misère aux portes de Paris, c'est la Petite Espagne de Saint-Denis que Manuel García Montero nous décrit dans ce poème à la fois dantesque et dickensien. Comme en attestent les images du documentaire éponyme de Sophie Sensier, le quartier ouvrier qui s'étend entre l'ancienne ligne des chemins de fer de l'Est, la rue du Landy, l'avenue du Président Wilson et le canal Saint-Denis était alors situé au cœur même du Manchester français. Composé de véritables taudis ou de bicoques informelles (Figure 1), ses rues surpeuplées (Figure 2), sans égouts et traversées par des locomotives (Figure 3) étaient ainsi enclavées dans les interstices même des usines, loin de la capitale dont on voyait encore pointer le clocher arrogant du Sacré-Cœur (Figure 4). Journaliers agricoles fuyant la misère en l'absence de réforme agraire (1920-1930), exilés politiques ayant abandonné le pays après la victoire du *Bando nacional* (1939-1950), ou ouvriers venus tenter leur chance alors que l'économie peinait à se remettre de la guerre (1950-1970), ses habitants étaient pour la plupart des victimes des diverses crises outremonts, venus travailler comme le père de Manuel dans les usines sidérurgiques, métallurgiques et chimiques de la région (Figure 5). Leur vie y était difficile, mais ces nostalgiques du pays y reconstituèrent tant bien que mal leur pays faute de pouvoir y revenir. Animé par les fêtes religieuses et les réunions politiques de la CNT, du PCE et même de l'Eglise franquiste, le quartier traversa ainsi 50 ans comme un bout d'Espagne en France, d'où le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Un demi-siècle plus tard, que reste-t-il de cette Petite Espagne ? Que reste-t-il de la misère ouvrière, fièrement espagnole, entassée à l'ombre des cheminées ? Pour en savoir plus, nous nous sommes rendus sur les lieux, après un travail préalable de repérage : arrivés à la toute neuve station Front Populaire, nous sommes partis au cœur de l'actuelle Petite Espagne aujourd'hui délimitée par la rue Cristino Garcia, sillonnant le quartier de l'impasse Boisé au *Hogar de los Españoles*, en passant par le passage Dupont, les deux gares de la Plaine et l'école maternelle Casares-Doisneau. Après presque cinq heures sur le site, les observations qui en résultent ainsi que les témoignages qui nous ont été faits nous ont montré les tensions mémorielles dans le quartier, ainsi que leur prééminence dans l'image que l'on s'en fait encore aujourd'hui. Si un effort de conservation important a été fourni pour en éviter la disparition (1), sa transformation suscite encore les craintes de Sonia, une voisine nostalgique d'une certaine façon de vivre maintenant révolue, craignant son oubli compte tenu des changements démographique qui s'augurent (2).

1. Mutations urbaines et résilience :

La préservation de la Petite Espagne malgré les transformations urbaines de Saint-Denis

En venant de l'arrêt Front Populaire, les changements du quartier ne peuvent que sauter aux yeux, la forêt qui s'étendait par-delà la rue du Landy étant maintenant occupée par un vaste ensemble de tours à vingt étages, vouées à accueillir bureaux et appartements (Figure 6). La ville s'étend, et Saint-Denis n'est plus cette banlieue désolée, lieu banni où poussaient les bidonvilles et se concentrait la misère, mais un tissu urbain en cours de requalification accélérée voué à jouer un rôle majeur dans la stratégie territoriale que porte le Grand Paris.

Pourtant, grâce à la mise en place des ZAC de Cristino-Garcia et de Landy dans les années 2000 et la conséquente limitation de la hauteur du bâti, on est surpris de voir en arrivant à la Petite Espagne à quel point l'esprit des lieux rappelle certaines des images de l'extrait. S'il est maintenant relié aux égouts et ne semble plus être surpeuplé comme dans le poème de Manuel Garcia Montero, le passage Boisé où il vivait est encore composé de ces petites maisons à deux étages, fruits d'aménagements progressifs, d'improvisations architecturales qui permettaient aux habitants d'antan d'accueillir les nouveaux-venus (Figure 7). Un voisin qui fumait aux abords d'une de ces maisons nous avoua d'ailleurs que s'il n'avait pas toujours eu de bonnes relations avec les Espagnols qui habitaient jadis le quartier, il n'en restait pas moins attaché à ces maisons « pittoresques » qu'il préférerait aux « HLM et à la grisaille des banlieues », louant l'effort des autorités « qui n'ont pas laissé faire les mêmes horreurs carrées que dans le reste du quartier ». Partageant apparemment ce même rejet de l'architecture moderne, les projets immobiliers aux abords du passage Dupont ont également gardé une architecture semblable, les maisons blanches en construction faisant même face à un parvis en construction qui semble voué à devenir une place de type espagnol, avec quatre rangées de bancs sur les alentours et un espace vide au centre (Figure 8) ; dans le reste du quartier, la trame viaire, composée de venelles et de passages, est également respectée, et l'on s'y sent comme à Ubrique ou dans un des villages blancs d'Andalousie (Figure 9).

Par ailleurs, les traces des anciens bâtiments de l'époque sont nombreuses (Figure 10), un effort de patrimonialisation important ayant été fait par les autorités et les associations locales. *El Hogar de los Españoles* (Figure 11), haut-lieu de la sociabilité espagnole du temps de la Petite Espagne, est encore présent sur la rue Cristino Garcia : s'il a failli disparaître suite à la crise de 2008-2012 et les conséquentes coupes budgétaires en Espagne, il n'a pas seulement été sauvé mais aussi rénové, et la FACEEF (Fédération des associations et centres d'émigrés espagnols en France) y organise toujours des événements culturels rendant hommage au passé du quartier. L'école maternelle Maria Casares-Robert Doisneau (Figure 12) a quant à elle gardé dans sa cour la cheminée de l'ancienne usine qui se trouvait à son emplacement ; si la halle Eiffel a été détruite, les architectes ont également veillé à ce que le gymnase sportif en épouse les formes. La mémoire des migrations elles-mêmes a par ailleurs été mise en avant à travers le paysage urbain : au-delà d'une toponymie fortement marquée par le passé hispanique du quartier (Cristino Garcia, Maria Leonor Rubiano, Francisco Asensi, etc.), une plaque à la mémoire des Espagnols du quartier morts pendant la guerre civile rappelle l'engagement politique des anciens habitants et leur lien avec l'histoire espagnole, au pied d'un olivier en face de la nouvelle station du RER B La Plaine-Stade de France (Figure 13) ; l'ancienne station ferroviaire des chemins de fer de l'Est de la Plaine a quant à elle été préservée et accueille aujourd'hui les locaux d'associations de quartier dont certaines œuvrent pour la mémoire des immigrés dans le quartier, reliant l'histoire des Espagnols à celle des Algériens qui les ont succédé, rappelant l'histoire de la Plaine comme terre d'accueil (Figure 14).

En ce sens, la Petite Espagne reflète une évolution certaine en France quant au rapport au patrimoine, notamment décrite par Christian Bromberger lors des Entretiens du Patrimoine dirigés par Régis Debray, en 1998 : au-delà du récit national, de la glorification panthéonienne des héros de la nation ou des haut-lieux de l'Histoire de France, les

monuments et patrimoines et plus largement les réflexions mémorielles se penchent maintenant sur d'autres mémoires, d'autres épisodes, dans une approche déconstructiviste qui se veut plus inclusive, tenant compte de la vie quotidienne et non pas seulement de la vie d'exception, intégrant notamment ce passé industriel et migratoire longtemps négligé.

2. *Genius loci et mémoire vivante :*

Les mutations socioéconomiques et la mise à mal d'un rapport singulier à l'espace public

Pourtant, si le décor est intact, il est néanmoins force de constater que les scènes qui y prenaient place et les mémoires *vivantes* de celles-ci sont en voie de disparaître, comme nous en a fait part Sonia, une femme d'origine espagnole vivant dans la rue Cristino Garcia depuis les années 1980. Critiquant les grillages en pointant par la fenêtre les nouveaux logements et dénonçant une plus large privatisation des rapports sociaux, elle décria tout au long de notre entretien la transfiguration sociale du quartier, clamant que la Petite Espagne était maintenant « un quartier comme un autre », « triste, où l'on ne se parle pas ou à peine, où les gens ne se connaissent pas », où les enfants « ne rentrent plus librement chez leurs amis ». D'après elle cette tendance s'était naturellement amorcée dès la disparition progressive des populations espagnoles du quartier, mais elle nous expliqua qu'elle avait été aggravée par les transformations immobilières et urbaines initiées lors de la construction du Stade Saint-Denis (Figure 15). A l'entendre dire, les travaux auraient parfois attendus la mort des occupants des logements pour ne pas avoir à allouer de logements préférentiels et certains des habitants dont les maisons ont été rasées n'auraient pas été correctement replacés à cause des irrégularités de leur titre de propriété —ce qui compte tenu des loyers des appartements privés construits à l'emplacement des anciennes usines aurait entraîné un véritable « exode » des populations locales, « mettant en danger la *vraie* Petite Espagne ».

Tous ces points sont fortement discutables, et la diversité sociale que nous avons constaté dans le quartier reflète plus une plus grande mixité socioéconomique que la gentrification déclamée, mais il est force de reconnaître comme elle que les transformations du quartier et plus largement de Saint-Denis affectent ce que l'historien et architecte C. Norberg-Schulz appelle le *genius loci* (l'esprit des lieux) —en référence à la phénoménologie de l'espace, à la ville comme expérience, ancrée dans l'usage de ceux qui la pratiquent. Le regard fataliste de Sonia peut être relativisé, mais en comparant les photos des années 50, 60 et 70 (Figure 16) et notre propre expérience contemporaine, il est évident que l'usage des rues s'est rationalisé. Alors que la forte endogamie et la prédominance d'un système familial communautaire avaient fait de la Petite Espagne un quartier où l'on concevait la rue comme une *prolongation de la sphère domestique* (les rues étaient parsemées d'étendage à linge et d'enfants courant et jouant entre les ruelles, « les grand-mères sortaient leurs chaises et s'installaient sur la rue entre les gamins » qui « jouaient pieds nus dans les rues » et « les dîners de famille se faisaient souvent dehors »), la vie de quartier est maintenant caractérisée par un éthos urbain moderne basé sur l'individualisation des rapports sociaux et l'affirmation de l'étrangeté comme étalon des interactions dans l'espace public (Simmel 1902; Wirth 1937), remplaçant les modes de vie qui y préexistaient, mais minant aussi leur mémoire.

Au-delà de la légitimité de la nostalgie, fortement critiquable au vu du témoignage de Manuel, les craintes exprimées par Sonia quant aux mutations socioéconomiques du quartier soulèvent en effet la plus large question de la viabilité d'une mémoire institutionnelle sans une mémoire *personnifiée et perpétuée* : sans ceux qui donnent du sens à son existence, sans ceux qui ont vécu « sa misère, ses joies et compris les difficultés de l'immigration » ou qui du moins en alimente le souvenir, la Petite Espagne n'est-elle pas qu'un nom de quartier, un nom de rue, une plaque, un bâtiment en passe de tomber dans l'oubli, un lieu de mémoire sans mémoire, pour reprendre l'expression de Pierre Nora ? Alors que les Espagnols qui se rendaient au Hogar vieillissent et peinent à attirer d'autres jeunes, peut-on préserver leur mémoire lors que le quartier se transforme ?

Conclusion :

Strates conflits et mémoires, ou la ville comme sôizô

Cette question reste ici sans réponse, mais notre observation parfois participative nous a amené à comprendre que les strates urbaines sont inextricables d'un rapport au passé et à la ville comme héritage à la fois politiquement et culturellement défini :

D'abord, étudier les strates de la Petite Espagne des années 50 revient à étudier un processus mémoriel conflictuel, qui oppose la communauté imaginée et l'imaginaire collectif (Anderson 1983), à l'intime du vécu. Si les efforts de restitution mémorielle et de préservation architecturale menés par les autorités prouvent que le quartier a été reconnu comme patrimoine, *comme attribut digne d'être exposé*, les plaintes de Sonia nous montrent que ces strates ne sont pas de simples données architecturales, mais qu'elles reflètent les marques d'une urbanité, passée ou présente, *ne pouvant être dissociée de son usage, de son expérience* —des éléments qui bien qu'invisibles constituent aussi la sédimentation de la ville, et qui sont souvent négligés dans l'exercice de patrimonialisation. En ce sens, et ce malgré la reconnaissance mémorielle, il est force de reconnaître comme l'historien Maurice Halbwachs que la constitution de la mémoire collective est un exercice qui inclue et exclue, qui revendique et rejette, qui impose et oublie, sans tenir compte toujours des mémoires personnelles censées la légitimer : la mémoire des ouvriers espagnols a ainsi été perpétuée par les autorités locales en soulignant leur rôle pendant la guerre civile et la Libération, négligeant leur lien avec les migrations actuelles et le rôle de ces dernières dans la perpétuation active de la mémoire de la Petite Espagne comme terre d'accueil, comme si la mémoire ne pouvait être conçue que rétrospectivement, comme un hommage aux morts et non pas aux vivants.

Ensuite, et c'est sans doute une implication paradoxale après ce premier point, étudier les strates de la Petite Espagne des années 50 revient aussi à analyser *différentes expressions d'un même conservatisme vis-à-vis des mutations urbaines*, lié à un attachement à une culture matérielle qui dans le cas de l'urbain se traduit par l'association de l'espace à un lieu doté d'un *bagage symbolique légitimant sa sauvegarde*. En effet, si la mémoire de la Petite Espagne portée par les autorités locales et la mémoire revendiquée par Sonia rentrent souvent en conflit, toutes deux partagent à différents degrés un rapport au quartier basé sur la perpétuation du lieu et la nécessité d'en faire un livre qui relate son passé, sanctifiant ce qui existait, valorisant parfois le vécu au détriment du devenir. Bien que nous partagions nous-

mêmes cette vision téléologique liant la tradition à l'évolution, ce rapport au vestige comme constitutif du présent repose sur une conception de l'environnement comme incarnation du passé (urbain ou pas) qui est culturellement enracinée (Forty & Külher 1999), certaines ethnies comme les Avatip de la rivière Sepik préférant pour leur part oublier et laisser le cours de l'eau emporter leurs campements dans une perpétuelle redéfinition du territoire habité dénuée de toute mémorialisation (Harrison 2004)

Loin d'être de simples données physiques, des résidus architecturaux inertes, les strates d'un quartier comme la Petite Espagne sont ainsi le reflet du rapport conflictuel qui existe entre la nécessité d'évoluer et de réadapter la ville à de nouveaux enjeux et notre besoin de rappeler, de remémorer, de préserver les lieux. L'image de la ville palimpseste avancée par Olivier Mongin est donc judicieuse en ce qu'elle rappelle les traces parfois invisibles à l'œil non-initié, mais elle peut aussi nous tromper en négligeant l'importance accordée aux urbanités passées, qui justifie souvent leur préservation matérielle, sans besoin ait de gratter pour trouver les couches comme laisse croire l'image du parchemin sur lequel récrivait les copistes. La ville européenne, en effet, est aussi *σῶζω*, une sauvegarde qui met ses mémoires et ses récits à l'abri de sa réécriture, qui oppose fièrement les strates du passé à l'iconoclasme d'un futur incertain.

Annexes

Figure 1 – SENSIER Sophie, *La Petite Espagne*, 2006.



Figure 2 – SENSIER Sophie, *La Petite Espagne*, 2006.



Figure 3 – SENSIER Sophie, *La Petite Espagne*, 2006.



Figure 4 - SENSIER Sophie, *La Petite Espagne*, 2006.



Figure 5 - SENSIER Sophie, *La Petite Espagne*, 2006.



Figure 6 – Photo prise depuis la gare *La Plaine – Stade de France* sur les anciens rails



Figure 7 – Photo prise dans le passage Boisé



Figure 8 – Photo prise aux abords du passage Boisé



Figure 9 – Photo prise au cœur du Passage Boisé



Figure 10 – Carte de relevé des traces au fil de l'itinérance



Figure 11 – Vue du *Hogar de los espanoles* et Figure 12 – La cheminée par delà le chantier



Figure 13 – Plaque mémorielle qui retrace l'histoire du quartier



Figure 14 – Exposition sur l’Histoire du quartier à la Gare de *La Plaine Voyageurs*



Figure 15 – Transformation urbaine du quartier aux franges de *La Petite Espagne*



Figure 16 – Rue du Landy (1) et impasse Boisé (2) dans les années 1950

Bidonville du Cornillon (3) dans les années 1960



1.



3.



2.

Bibliographie et filmographie

Anderson, B. *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. 1983

Debray, R. *L'abus monumental : actes des « Entretiens du patrimoine »*. Paris, Fayard, 1999

Forty, A., Küchler, S. *The art of forgetting*. Oxford, Berg, 1999

Halbwachs, M. *La Mémoire collective*. Paris, Les Presses universitaires, 1950

Harrison, S. "Forgetful and memorious landscapes", in *Social Anthropology* (2004), 12, 2, 135-151

Lillo, N. *La petite Espagne de la Plaine-Saint-Denis : 1900-1980*. Paris, 2004

Nora, P. *Les lieux de mémoires*. Paris, Gallimard, 1984

Norberg-Schulz, C. *Genius loci*. Bruxelles, Mardaga, 1981

Simmel, G. *Les grandes villes et la ville de l'esprit*. Payot, 2013

Sensier, S. « La petite Espagne de la Plaine ». Yenta Production, 2006

Wirth, L. "Urbanism As A Way of Life", in *American Journal of Sociology* (1937) 44, p. 1-24